

## Amédée

Le soleil commence à rougir pour aller bientôt se cacher derrière les collines proches de la ferme. La ferme Ropraz est une ferme tout ce qu'il y a de plus banal, construite entre mille-neuf-cent-cinq et mille-neuf-cent-sept. Mais cela, Amédée l'ignore. La bâtisse n'a, à proprement parler, pas de couleur précise. Elle oscille entre le gris, le jaune et le rose pâle et sale. Attenante à la ferme il y a une grange qui semble à peine tenir debout tellement elle paraît délabrée et frêle. Presque en son sommet, on distingue une grosse ouverture. C'est de là que l'on jette le foin d'habitude. C'est là aussi que se tient le jeune Amédée Ropraz. Le petit garçon n'a pas encore huit ans mais il connaît sa date d'anniversaire, le vingt-huit mai, sait son alphabet, ses chants du dimanche et s'occuper des poules. Amédée n'aime pas les poules. Les poules se nourrissent à heures fixes, deux fois par jour. Nourrir les poules est la tâche quotidienne du jeune garçon. Il est d'ailleurs l'heure de les nourrir mais l'enfant ne veut pas quitter son poste de guetteur.

Le poulailler est derrière la ferme. De son antre se dégage une odeur de plumes mortes et de fientes. Si Amédée n'aime pas les poules, l'enfant n'apprécie guère non plus son prénom. Il porte le même que son grand-père, ainsi il n'est pas un petit garçon unique au monde. Mais cela est une tradition familiale depuis des générations. Son père lui-même porte l'homonyme de son propre grand-père et son père celui de son grand-père avant lui.

Amédée regarde le soleil. S'il se couche c'est que son père devrait déjà être rentré depuis longtemps. Son père ne rentre jamais à la nuit tombée. Cependant, on n'entend même pas au loin le bruit des chevaux, à peine le bruit de la nature qui s'endort et de celle qui se réveille pour vivre sa vie nocturne et le père, lui, n'est pas là. On est en mille-neuf-cent-cinquante-cinq et la famille Ropraz se déplace à cheval. Le père du petit Henri de la ferme voisine possède une belle et grosse Citroën, lui.

Amédée croise les mains devant sa bouche et s'y appuie. Il semble méditer. C'est un enfant très intelligent pour son âge. Mais ses yeux le trahissent, il scrute, scrute et scrute les alentours. Qu'y a-t-il derrière la porcherie ? Le père reviendra c'est sûr. Il a des croûtes sur les jambes mais on lui a défendu de les gratter. L'enfant s'essuie le visage avec une main pour en chasser une mouche. Il y en a beaucoup ici, de toutes tailles et de toutes couleurs. Elles proviennent des vaches qui mangent paisiblement sous les pieds de l'enfant.

Le bois de la grange est vieux, poreux et râpé et il s'en dégage une odeur de bois ayant subi les affres de plusieurs années de pluies suivies de sécheresses. Le garçon ne remarque pas le bois, il a peur et il a soif. Il a bu un verre de lait pour les quatre heures. Il n'a plus rien bu depuis. Sa bouche est sèche et le bruit de son estomac commence à l'empêcher d'entendre le ruminement des vaches. Sa préférée s'appelle Aline. En réalité elle s'appelle Capucine, mais lui aussi leur a donné des noms, comme le père. Souvent il s'approche d'elles pour leur parler. Il est enfant unique, cela est rare à la campagne. Il n'a pas de frère ni de sœur avec qui faire passer cette interminable attente. Tout à l'heure, Amédée a eu envie d'uriner. Il a aimé le bruit du jet retombant deux mètres plus bas. Il n'a pas envie de jouer, il doit se concentrer sur le point le plus loin de la route, à l'horizon, ne pas penser qu'il pourrait rester là, tout seul pour la vie entière.

Son père est parti si précipitamment tout à l'heure qu'il a oublié de l'emmenner. D'habitude, il emmène toujours son garçon avec lui parce qu'hormis les bêtes, il n'y a personne à la ferme si ce n'est la vieille Amélie, la cousine du père. La tante d'Amédée est veuve elle aussi. Tous les dimanche, après l'office, ils se rendent au cimetière pour fleurir leurs tombes respectives. Amédée ne se souvient que peu de sa mère. Une chevelure blonde, comme la sienne, des yeux tristes. Elle est tombée de la grange à foin. C'était un beau jour d'automne et il y avait une flaque de sang tout autour de sa belle chevelure dorée. Ses yeux n'étaient alors plus tristes, ils étaient vides, déjà vitreux. C'est Amédée qui l'a découverte ce jour-là. Il a essayé de la réveiller mais en vain. Déjà tout petit il a vu des veaux mourir à la naissance et a vite compris le sort réservé à sa mère. Longtemps le trou béant de la grange lui faisait peur. D'ailleurs, il lui est interdit d'y monter, mais aujourd'hui il est seul, abandonné. Si sa mère avait été là, il n'aurait pas envie de pleurer à l'heure qu'il est. Mais c'est un petit garçon fort, bientôt il sera un homme. Ses yeux sont à la fois inquiets, tristes et las. Il a faim, et la vieille cousine est partie voir une amie d'enfance à la Sarraz, l'abandonnant elle aussi. Ce soir, ils mangeront du pain et du fromage... si le père revient.

Amédée scrute la route de terre battue qui mène à la ferme. Comme les oiseaux ne chantent plus, l'enfant essaie de faire de la musique avec ses poings pour se sentir moins seul. Mais il n'y arrive pas. Tout ce qu'il obtient c'est un silence et du crachat dans ses petites paumes moites, des paumes qui un jour seront aussi fortes que celles du père.

Quand il part avec le père c'est pour acheter du matériel agricole, aider l'ami Albert avec ses vaches récalcitrantes ou parfois boire l'apéritif au café de la poste du village. Albert a de très belles vaches. La préférée d'Amédée, est celle qui a des taches qui ressemblent aux pays de son livre d'histoire. Il y a la Suisse bien sûr, mais surtout les Etat-Unis d'Amérique.

Le soleil a presque entièrement disparu maintenant et on ne distingue plus que quelques taches sombres. Des touches éparses pour les feuilles des arbres et de gros amas pour le foin qui n'a pas encore été acheminé jusque dans la grange. Amédée ressent de la colère, mais bientôt elle est dépassée par la fatigue, fatigue toujours mêlée d'angoisse infantine, pire que les monstres sous son lit trop grand pour lui.

Le bruit des chevaux se fait enfin entendre sur la route de terre, soulevant des nuages de poussière derrière lui. Voyant l'enfant sur son perchoir, le père le réprimande. Ropraz est grand et robuste et porte une moustache démodée, une moustache qui s'accorde avec l'âge de sa ferme, une moustache qui sent bon la brillantine lorsqu'il prend l'enfant dans ses bras. Dans les bras forts du père, l'enfant devient poupée de chiffon. Ses muscles se détendent et son cœur s'apaise. Son enfant contre son cœur, le père se sent tout petit, lâche d'avoir abandonné un être si fragile, pour une femme de petite vertu, une veuve sans scrupule qui n'en veut qu'à son argent, une femme qui ne sera pas une mère pour son enfant, jamais. L'enfant veut lui demander où il s'en était allé et pourquoi il l'a laissé, mais déjà il s'endort en pensant à une autre belle journée de vacances des foins qu'il passera entièrement avec son père, du matin au soir sans penser à la trahison paternelle.